

à l'enfant qu'on lui avait enlevé "un vendredi, le soir, à la fin de juillet..."

Le petit garçon qui était là... est-ce que ce serait celui que recherchait la malheureuse mère ?

De là le trouble de Catherine en entendant la moribonde.

Mais cette mère, qui était-elle ? Qu'était-elle devenue ? D'où venait-elle ? Catherine ignorait jusqu'à son nom !... Blanche était tombée brusquement dans la vie de la pauvre femme, mais avait disparu et depuis cinq ans jamais plus Catherine n'avait entendu parler d'elle !

Elle la reconnaîtrait, oui, mais où la retrouver ?

À l'heure présente, en cette saison, alors que les neiges avaient pris possession, pour six ou huit mois, de toutes les routes et de tous les sentiers, il ne fallait pas songer à s'informer ni à faire des recherches.

Mais le printemps venu, elle le tenterait.

Alors, elle se pencha sur Magdeleine et lui ferma les yeux :

—Dormez en paix, ma pauvre fille... je vous ai écoutée et je vous ai comprise, et ce doit être le bon Dieu qui vous a conduite dans ma maison... Personne ne trouvera l'enfant chez la pauvre Catherine... Personne ne viendra le chercher auprès de moi...

Non, personne ! Du moins, elle le croyait... Elle comptait sans l'infamie et la ruse en éveil de ceux qui avaient juré la perte de Georget...

Elle comptait aussi, sans le hasard.

Le lendemain, Magdeleine était enterrée. Catherine, Fanchon et Georget suivirent le cortège. Lorsqu'on descendit dans la fosse le cercueil sur lequel tombaient, incessants, les flocons de neige ; lorsque disparut, dans les entrailles de la terre, la jeune fille dont la pitié maternelle l'avait entouré de tant de tendresse, au milieu de ses misères et parfois des tortures endurées, Georget fut pris pour la seconde fois de convulsions. On l'emporta.

Il fut malade pendant quelques jours et Fanchon ne voulut pas le quitter, même une minute.

Penchée, anxieuse, sur la tête de l'enfant agité de délire et de fièvre, elle semblait vouloir lui insuffler un peu de la vie qui était en elle.

Lorsque Georget fut debout, qu'il put marcher, qu'il se sentit aussi fort qu'autrefois, il réunit ses hardes et prit la mandoline de Magdeleine ; il fit un paquet de ces hardes et passa la mandoline à son cou.

Puis, en pleurant, il embrassa Catherine et Fanchon.

Celles-ci, un instant surprises, se remirent bientôt.

Et avec bonté, l'attirant sur ses genoux, Catherine lui disait :

—A quoi penses-tu, mon enfant ? Est-ce que tu voudrais nous quitter ?

—Je ne veux pas être une charge pour vous... Je ne sais aucun métier... Je serais une bouche inutile... Je veux partir...

—Et où iras-tu ? Tu ne marcherais pas depuis une heure dans la montagne que tu te perdrais... et que tu tomberais dans quelque précipice... Et puisque tu n'as pas de métier, comment feras-tu, ailleurs, pour gagner ta vie ? Reste chez nous, mon enfant... nous sommes pauvres... qu'importe ! Le bon Dieu nous viendra en aide...

Fanchon, avec une grâce infinie, —cette grâce naturelle que possèdent seuls les enfants, —avait fait une chaîne de ses petits bras autour du cou de Georget.

—Reste... ne t'en va pas... Je serais très malheureuse...

Alors, il resta. Le paquet de hardes lui tomba des mains et la mandoline fut accrochée à un clou au-dessus de la cheminée.

Dans un des ourlets du jupon de Magdeleine, Catherine découvrit, sur l'indication de Georget, les économies de la joueuse de mandoline ; il y avait douze pièces d'or de vingt francs.

Georget voulut qu'elle les prit. Cela payerait son séjour chez elle. Mais Catherine refusa, les mit de côté en disant :

—Plus tard, cela nous servira peut-être... Pour le moment, nous n'en avons pas besoin...

Les enfants oublièrent vite, ainsi le veut la grande loi naturelle. Leur vie n'est pas dans ce qui fut. C'est plus tard seulement qu'elle se chargera de souvenirs. Leur vie est dans ce qui sera.

Georget n'était plus un enfant. Il garda le souvenir de Magdeleine, mais, sans cesser d'y penser, sa tristesse disparut bientôt dans ces deux affections qui l'entouraient et réchauffaient son petit cœur.

Deux mois s'écoulèrent.

Georget était devenu, comme Fanchon, l'enfant de Catherine... et Fanchon n'appelait plus Petit-Bernard que "son frère" !!!...

XII

Au Palais des Roses, Gaston n'avait pas oublié les paroles échappées à Blanche, à bord de la *Ville-de-Genève*, sur le lac bleu.

"Lorsque je recherchais Georget, je rencontrai une fillette de son âge, dont les traits étaient ceux de mon fils... On eût dit vraiment

sa sœur... Hélas ! c'était la fille d'une pauvre veuve... Ce n'était pas Georget."

Mais Blanche ne s'était souvenue ni du nom de la veuve, ni du nom du village où elle avait fait cette étrange rencontre.

Et lorsque, après leur voyage à Paris, ils étaient rentrés au Palais des Roses, Gaston s'était dit :

—Ces deux noms, il faut à tout prix que je les connaisse.

Et habilement, profitant de tous les prétextes, il remettait, le plus souvent qu'il le pouvait, la conversation sur cette fillette, à la ressemblance si singulière.

Des semaines s'écoulèrent, puis des mois de cet hiver.

Blanche passait l'année au Palais des Roses. Elle ne voulait pas quitter cette retraite, qui encadrait si bien ses souvenirs et ses regrets, pour les plaisirs enfiévrés et la vie bruyante de Paris qui eussent adouci peut-être l'amertume de sa douleur.

C'était là, au Palais des Roses, que son enfant lui avait été enlevé ; elle avait le pressentiment superstitieux que c'était là peut-être qu'un jour elle apprendrait ce qu'il était devenu.

Un soir de cet hiver, Blanche était seule avec Gaston dans le petit salon du Palais, au rez-de-chaussée.

Au dehors, le vent soufflait avec une violence inouïe, ramassant la neige en tourbillons. Le lac, si doux et si paisible pendant les calmes journées d'été, se soulevait sous l'effort de la tempête, remué jusqu'en ses profondeurs.

Au salon, un grand feu brûlait. Deux lampes étaient allumées, Gaston lisait et parfois interrompait sa lecture pour regarder Blanche à la dérobée. Alors, il soupirait.

Blanche, rêveuse, laissait vaguer son imagination au milieu de ses espérances tant de fois caressées, tant de fois déçues.

Tout à coup, Gaston ferma son livre et se leva.

Il joignait les mains et il allait parler, quand, soudain, sans se retourner, le croyant toujours loin d'elle, au fond du salon, elle dit :

—Je me suis rappelé le nom du village où j'ai rencontré la fillette qui avait avec mon Georget tant de ressemblance... et le nom de la veuve, que je croyais ne point savoir, je m'en souviens également.

Brusquement, sa passion tomba.

La haine se réveillait en lui, pour tout ce qui venait de son frère ; il avait été vaincu, la première fois, par le hasard ; sa rage de vaincu voulait une revanche que rendaient nécessaire son ambition et l'espoir de bientôt posséder l'immense fortune de Renaud de Pervenchère.

Il n'eut pas besoin d'interroger Blanche.

Lentement, avec un regret, la mère murmurait :

—C'est un petit hameau perdu, du nom de Bovernier... La veuve s'appelle Catherine... Catherine Devoissoud... Et la fillette qui ressemblait à Georget porte le joli nom de Fanchon...

Gaston ne répondit rien.

Il alla reprendre place auprès de son livre.

Mais dans sa mémoire venaient de se graver pour jamais, avec une menace de sang, ces deux noms d'innocentes que Blanche avait retrouvés dans ses rêves...

Ce village de Bovernier, il le connaissait. C'était là que s'était accompli le premier de ses forfaits, là, dans les gorges du Trient, qu'il avait enseveli ses premières victimes, là, enfin, qu'il avait éprouvé l'effroyable épouvante en fouillant dans la neige, de ne rencontrer que le petit corps d'une enfant de paysanne, aux langes misérables, à la place de la fille de Blanche qu'il croyait étouffée sous l'avalanche, écrasée sous les roches.

La fille de Blanche ? Est-ce que ce n'était pas cette Fanchon vers laquelle la main du hasard avait miraculeusement conduit la mère, autrefois ?

Et il avait un sourire de cruauté inouïe.

Cette fois le hasard semblait se mettre de son côté... Il avait frôlé Georget, sur le bateau la *Ville de Genève* ; il allait peut-être découvrir Fanchon ; les chances se multipliaient autour de lui ; il fallait en profiter sans perdre son sang-froid.

Déjà il avait fait, par la neige, ce rude voyage de Bovernier.

Il le referait bien, de nouveau, pour accomplir son sinistre projet. Il chercherait un prétexte pour s'éloigner et, d'un point quelconque de la France ou de la Suisse, il s'en reviendrait vers le col de Balme et le col de la Forclaz.

Lors de sa rencontre avec Anspach, au débarcadère du bateau, il avait convenu avec son complice que celui-ci le mettrait au courant de ses faits et gestes.

Tout en parcourant avec sa bande villes et villages, Anspach cherchait pourtant à retomber sur la piste de Georget ; mais il écrivait régulièrement à Gaston de Pervenchère afin de se tenir à sa disposition et Gaston savait où le retrouver.

Il lui enjoignit, à Lyon, où Anspach comptait passer le reste de l'hiver, de le rejoindre à l'hôtel de Paris, à Genève.

Cinq jours après, Anspach était au rendez-vous.

Pendant la mauvaise saison, Gaston allait, à différentes reprises passer une semaine ou deux à Paris.